Programme 4ème**: Se chercher, se construire** **Dire l'amour**

**Exemple de corpus de textes avec étude de textes antiques fondateurs**

|  |
| --- |
| ***Enjeux littéraires et de formation personnelle :***  *- découvrir des poèmes lyriques de différentes époques exprimant les variations du discours amoureux ;*  *- comprendre les nuances du sentiment amoureux et quelques-unes des raisons qui en font un thème majeur de l'expression littéraire et artistique ;*  *- s'interroger sur le rôle des images et des références dans le lyrisme*  *amoureux.*    ***Indications de corpus :***  *On étudie :*  *- un ensemble de poèmes d'amour, de l'Antiquité à nos jours.*    *On peut aussi étudier une tragédie du XVIIe siècle, une comédie du XVIIIe siècle ou un drame du XIXe siècle, ou encore des extraits de nouvelles, de romans et de films présentant l'analyse du sentiment amoureux.* |

1. **Le coup de foudre**

Texte 1 : Catulle *Ode 51*

|  |  |
| --- | --- |
| mi par esse deo videtur, ille, si fas est, superare divos, qui sedens adversus identidem te spectat et audit  dulce ridentem, misero quod omnis eripit sensus mihi ; nam simul te, Lesbia, aspexi, nihil est super mi vocis in ore,  lingua sed torpet, tenuis sub artus flamma demanat, sonitu suopte tintinant aures, gemina teguntur lumina nocte.  Otium, Catulle, tibi molestum est ; otio exultas nimiumque gestis. Otium et reges prius et beatas perdidit urbes. | Il me semble être l'égal d'un dieu,  Il me semble, si c'est permis, surpasser les dieux  celui qui, assis en face (de toi) sans cesse te regarde et t'écoute  Rire doucement, idée qui m'arrache tous mes sens, Pour mon malheur ; car chaque fois que je t'aperçois, Lesbie, je n'ai plus de voix dans la gorge,  mais ma langue s’embarrasse, dans mes membres  Une flamme subtile se répand, de leur propre tintement  Mes oreilles tintent, mes deux yeux se couvrent de nuit. L'oisiveté, Catulle, t’est funeste;  L'oisiveté te transporte de joie et t’enflamme trop ! L'oisiveté a conduit à leur perte, avant toi, des rois et des villes heureuses. |

Texte 2 :Sappho *(texte grec facultatif)*

|  |  |
| --- | --- |
| φάινεταί μοι κῆνος ἴσοσ τηέοισιν ἔμμεν ὤνερ ὄστις ἐναντίος τοι ἰζάνει καὶ πλασίον ἀδυ φωνεύσασ ὐπακούει καὶ γαλαίσας ἰμμερόεν τὸ δὴ ᾽μάν καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν, ὠσ γὰρ εὔιδον βροχέως σε, φώνας οὐδὲν ἔτ᾽ ἔικει, ἀλλὰ κάμ μὲν γλῳσσα έαγε, λέπτον δ᾽ αὔτικα χρῷ πῦρ ὐπαδεδρόμακεν, ὀππάτεσσι δ᾽ οὐδὲν ορημ᾽, ἐπιρρόμβεισι δ᾽ ἄκουαι. ἀ δέ μ᾽ ί᾽δρως κακχέεται, τρόμος δὲ παῖσαν ἄγρει χλωροτέρα δὲ ποίας ἔμμι, τεθνάκην δ᾽ ὀλιγω ᾽πιδεύην | Il me paraît égal aux dieux celui qui, assis près de toi, doucement, écoute tes ravissantes paroles et te voit lui sourire ; voilà ce qui me bouleverse jusqu'au fond de l'âme. Sitôt que je te vois, la voix manque à mes lèvres, ma langue est enchaînée, une flamme subtile court dans toutes mes veines, les oreilles me tintent, une sueur froide m'inonde, tout mon corps frissonne, je deviens plus pâle que l'herbe flétrie, je demeure sans haleine, il semble que je suis près d'expirer. |

Texte 3 :Louise Labe, *Sonnet VIII*

Je vis, je meurs ; je me brule et me noie ;

J'ai chaud extrême en endurant froidure :

La vie m'est et trop molle et trop dure.

J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,

Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;

Mon bien s'en va, et a jamais il dure ;

Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;

Et, quand je pense avoir plus de douleur,

Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,

Et être au haut de mon désiré heur,

Il me remet en mon premier malheur.

Texte 4 : Pierre de Ronsard, *Les Amours de Marie*

Je suis un demi-dieu, quand assis vis-à-vis

De toi, mon cher souci, j’écoute les devis,

Devis interrompus d’un gratieux sourire,

Souris qui me détient le coeur emprisonne,

Car en voyant tes yeux je me pâme étonne,

Et de mes pauvres flancs un seul mot je ne tire.

Ma langue s’engourdit, un petit feu me court,

Honteux dessous la peau je suis muet et sourd,

Et une obscure nuit dessus mes yeux demeure;

Mon sang devient glace, l’esprit fuit de mon corps,

Mon coeur tremble de crainte, et peu s’en faut alors

Qu’à tes pieds étendu sans âme je ne meure.

Texte 5 :Théophile Gautier*A deux beaux yeux*

Vous avez un regard singulier et charmant ;  
Comme la lune au fond du lac qui la reflète,  
Votre prunelle, où brille une humide paillette,  
Au coin de vos doux yeux roule languissamment ;

Ils semblent avoir pris ses feux au diamant ;  
Ils sont de plus belle eau qu’une perle parfaite,  
Et vos grands cils émus, de leur aile inquiète,  
Ne voilent qu’à demi leur vif rayonnement.

Mille petits amours, à leur miroir de flamme,  
Se viennent regarder et s’y trouvent plus beaux,  
Et les désirs y vont rallumer leurs flambeaux.

Ils sont si transparents, qu’ils laissent voir votre âme,  
Comme une fleur céleste au calice idéal  
Que l’on apercevrait à travers un cristal.

Texte 6 : Charles Baudelaire *A une Dame créole*

Au pays parfumé que le soleil caresse,  
J’ai connu, sous un dais d’arbres tout empourprés  
Et de palmiers d’où pleut sur les yeux la paresse,  
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud; la brune enchanteresse  
A dans le cou des airs noblement maniérés;  
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,  
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,  
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,  
Belle digne d’orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l’abri des ombreuses retraites  
Germer mille sonnets dans le coeur des poètes,  
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

**Textes complémentaires : le coup de foudre au théâtre et dans le roman**

Racine *Phèdre Acte I, scène 3, vers 273-276.*

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvois parler ;  
Je sentis tout mon corps et transir et brûler ;  
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.

Madame de Lafayette *La Princesse de Clèves*

**«**M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

- Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude; mais comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

- Je crois, dit Mme la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

- Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

- Vous devinez fort bien, répondit Mme la dauphine; et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu.

La reine les interrompit pour faire continuer le bal; M. de Nemours prit la reine dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté et avait paru telle aux yeux de M. de Nemours avant qu'il allât en Flandre; mais, de tout le soir, il ne put admirer que Mme de Clèves. »

1. **Carpe diem : un thème détourné du sens antique**
2. Horace : un texte fondateur

|  |  |
| --- | --- |
| Tu ne quaesieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi finem di dederint, Leuconoe, nec Babylonios temptaris numeros. Vt melius quicquid erit pati ! Seu pluris hiemes seu tribuit Iuppiter ultimam,  quae nunc oppositis debilitat pumicibus mare Tyrrhenum, sapias, uina liques et spatio breui spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit inuida aetas : carpe diem, quam minimum credula postero. | Leuconoé, ne cherche point à connaître (c’est une chose interdite par les dieux), quel terme ils ont fixé à mes jours, aux tiens, et n'interroge pas les calculs babyloniens. Quoi qu’il arrive, comme tout en sera meilleur  ! Soit que Jupiter nous accorde encore plusieurs hivers, soit que ce soit le dernier, celui qui maintenant brise la mer Tyrrhénienne contre les rochers opposés, toi, pleine de sagesse, fais couler les vins, et mesure ton long espoir à la courte durée de la vie. Tandis que nous parlons, le temps jaloux s'enfuit. Cueille le jour présent, sans croire beaucoup au jour suivant. |

*Idée générale : la fuite du temps est irrémédiable et la mort attend l’homme. Sa seule liberté est de profiter du temps présent : attitude de résignation sans désespoir cependant, face à la vie.*

* *Transformation du sens du « Carpe diem » à partir du XVIème siècle : invitation au plaisir et à l’amour. Image de la fleur induite par Horace avec le verbe « carpe » est plus clairement exprimée chez Ronsard : la jeune fille est plus légère que chez Horace*

1. Postérité du carpe diem

Etude de 4 poèmes deux par deux en comparaison

Textes 1 et 2

|  |  |
| --- | --- |
| Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle, Assise auprès du feu, dévidantet filant, Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant : « Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »  Lors vous n'aurez servante oyant[)](http://www.lemonde.fr/revision-du-bac/annales-bac/francais-premiere/corpus-ronsard-apollinaire_1-frde28.html#n9) telle nouvelle, Déjà sous le labeur à demi sommeillant, Qui au bruit de Ronsard ne s'aille réveillant, Bénissant votre nom de louange immortelle.  Je serai sous la terre, et, fantôme sans os, Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ; Vous serez au foyer une vieille accroupie,  Regrettant mon amour et votre fier dédain. Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain : Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. Pierre de Ronsard, Sonnets pour Hélène | Lorsque grâce au printemps vous ne serez plus belle, Vieillotte grasse ou maigre avec des yeux méchants, Mère gigogne grave en qui rien ne rappelle La fille aux traits d'infante immortelle en mes chants,  Il reviendra parfois dans votre âme quiète Un souvenir de moi différent d'aujourd'hui Car le temps glorieux donne aux plus laids poètes La beauté qu'ils cherchaient cependant que par lui.  Les femmes voient s'éteindre en leurs regards la flamme ; Sur leur tempe il étend sa douce patte d'oie. Les fards cachent les ans que n'avouent pas les femmes Mais leur ventre honteux les fait montrer du doigt.  Et vous aurez alors des pensers ridicules. – C'est en dix neuf cent un qu'un poète m'aima. Seule je me souviens, moi, vieille qui spécule, De sa laideur au taciturne qui m'aima. Guillaume Apollinaire, Il y a, « Adieux » (extrait), publication posthume, 1925. |

#### 

Textes 3 et 4

|  |  |
| --- | --- |
| Mignonne, allons voir si la rose Qui ce matin avoit desclose Sa robe de pourpre au Soleil, A point perdu ceste vesprée Les plis de sa robe pourprée, Et son teint au vostre pareil.  Las ! voyez comme en peu d'espace, Mignonne, elle a dessus la place Las ! las ses beautez laissé cheoir ! Ô vrayment marastre Nature, Puis qu'une telle fleur ne dure Que du matin jusques au soir !  Donc, si vous me croyez, mignonne, Tandis que vostre âge fleuronne En sa plus verte nouveauté, Cueillez, cueillez vostre jeunesse : Comme à ceste fleur la vieillesse Fera ternir vostre beauté.  **Ronsard « À Cassandre »** **Odes I, 17 1524**, | Nous vînmes au jardin fleuri pour la cueillette. Belle, sais-tu combien de fleurs, de roses-thé, Roses pâles d'amour qui couronnent ta tête, S'effeuillent chaque été ?  Leurs tiges vont plier au grand vent qui s'élève. Des pétales de rose ont chu dans le chemin. O Belle, cueille-les, puisque nos fleurs de rêve Se faneront demain !  Mets-les dans une coupe et toutes portes closes, Alanguis et cruels, songeant aux jours défunts, Nous verrons l'agonie amoureuse des roses Aux râles de parfums.  Le grand jardin est défleuri, mon égoïste, Les papillons de jour vers d'autres fleurs ont fui, Et seuls dorénavant viendront au jardin triste Les papillons de nuit.  Et les fleurs vont mourir dans la chambre profane. Nos roses tour à tour effeuillent leur douleur. Belle, sanglote un peu… Chaque fleur qui se fane, C'est un amour qui meurt !  **Guillaume Apollinaire, Il y a, « La cueillette », publication posthume, 1925.** |